

Jérôme Fortin

DANSE MODERNE

SOUTHEND

TEXTES DIVERS

NOTES CRITIQUES





Édité en 2021 par La page blanche

Illustration de couverture : Jean-Claude Bouchard

Lapageblanche.com

ISSN 1621 - 5265

DANSE MODERNE

(Texte publié en partie dans le n°58 de La page blanche)

I

Quelque chose ne tourne pas rond dans l'univers, ou enfin, les ombres se déplacent bizarrement dans ma chambre ce matin. Normalement elles glissent sans dire un mot dans le sens horaire, se défont puis se refont, au gré des nuages qui passent, là-haut, dans le ciel que je n'ai jamais vu. Je mens depuis le début. Je l'ai vu hier soir, le ciel, mais c'était la nuit, et la pleine lune nous écrasait de son poids inutile. Comme le miens, sur cette planète, et aussi celui de Martine, que vous ne connaissez pas. Elle est belle mais je ne l'ai jamais vue. Peut-être la semaine prochaine. Notre pauvre planète qui doit tous nous supporter, avec nos désirs, nos peines, nos joies, nos pleurs, nos rires, nos colères et nos hémorroïdes. Tout ça est un tissu de mensonges. Je vous prévient. Vous êtes maintenant prévenus.

II

Je suis né quelque part, vraisemblablement, sinon comment pourrais-je vous raconter tous ces mensonges? Il y eut, un jour, dans le ventre d'une femme une petite insurrection biochimique dont je fus l'heureux résultat. Ma mère m'a vite abandonné dans une poubelle, à côté d'un hamburger. Un autre mensonge; ma mère fut au contraire très aimante, c'est un soleil d'amour qui m'a éclairé, réchauffé et fait pousser jusqu'à ma pleine maturité, comme une courge. Elle a changé mes couches pleines de merde. Grâce à elle je ne suis pas devenu musicien, car elle refusa toujours de m'acheter une guitare électrique, craignant les fausses notes et les dissonances. Je serais devenu pharmacien si j'en avais eu les capacités. Mais on a bien vite réalisé que j'étais un bon à rien; même les tâches les plus simples, comme dessiner cinq étoiles par-dessus l'onde endormi d'un lac forestier, la nuit, étaient au-dessus de mes capacités. Même avec un compas, ou un râteau, intersecter des angles m'était difficile. Mais encore une fois je vous mens. Je dessinais très bien en réalité. Surtout les filles à poil. J'ai arrêté le jour où, à force de casser mes crayons, appuyant trop fort à certains endroits de mes croquis, comme cherchant à pénétrer la troisième dimension de l'espace, ma mère mit le feu à l'ensemble de mon œuvre. Je me souviens des flammes terribles, et des feuilles qui, sous l'effet de la combustion, se

recroquevilliaient, se repliaient sur elles-mêmes comme pour cacher, d'une pudeur blessée, les naïves obscénités qu'elles contenaient. Toutes ces fesses et ces seins, que j'avais dessinés avec tant d'ardeur, maintenant réduits en cendre, en poussière. Le tout disséminé, par le vent, dans le chagrin lourd de cette plaine matinale. C'est ainsi que les cendres de ma jeunesse souillèrent à jamais ce lieu vaste et étrange dont j'ignore la localisation précise, et dont seul subsiste, dans ma mémoire, un paysage sans contour. C'était peut-être en Australie.

III

Mon problème réside sûrement dans ma difficulté à vivre et être heureux en même temps. Toute action, ou presque, m'est pénible tant qu'elle n'est pas entièrement résorbée. Les éphémères gratifications qui s'ensuivent sont toujours des leurres; elles cachent cet éternel mouvement des planètes, qui nous condamne, tous autant que nous sommes, à toujours recommencer, sinon depuis le début, du moins depuis l'endroit où, la dernière fois, nos forces nous ont abandonnées. Si ça se trouve, ça continue même après notre mort, les embêtements. Il paraît que méditer en sandales permet d'arrêter le cycle infernal des levers du Soleil. J'aimerais être capable de fixer le ciel et vider la terre de son contenu, avec un bâton.

IV

Vous vous souvenez de cette vieille gitane à qui il manquait un bras et une jambe? Elle vendait des arcs-en-ciel en papier devant la gare, deux euros je crois. Elle devait souffrir de congestion chronique, car sa bouche était ouverte en permanence. Elle ressemblait à un poisson. Un soir que je passais par-là, car je n'avais rien de mieux à faire, comme toujours, des vauriens avaient saccagé son petit stand et jeté au vent ses arcs-en-ciel, et la pauvre courait comme une folle en essayant de les rattraper. Bien que de nature renfrognée, et détestant les arcs-en-ciel, il eut vraiment fallu que je sois un monstre pour ne pas tenter de lui venir en aide. Mais comme je suis un bon à rien, un inutile, je ne réussis qu'à abimer encore davantage la marchandise que j'avais réussi à décrocher des griffes du vent. La plupart des arcs-en-ciel recueillis étaient déchirés, et leurs belles couleurs souillées par la boue de mes bottes. En les voyant, elle me gueula dessus avec tant de force que son haleine cariée se fit sentir jusqu'aux marchands de fleurs situés quelques cinquante mètres plus bas sous le vent hivernal.

V

Je suis vraisemblablement dans un état de stase prolongée au milieu d'un manège. Je ne crois plus être en phase avec la lune. J'ai perdu pied quelque part, je le sens. Je me suis désolidarisé des étoiles, exclu de toutes les rotations, de toutes les expansions et de toutes les souffrances, sauf la mienne. J'ai ouvert le journal aux chiottes ce matin et n'ai rien compris à cette langue morte. Les gens sur les photos me paraissaient des fantômes. Leurs visages exprimaient pourtant des états d'âme divers, allant du bonheur à la colère, en passant par l'ennui et la consternation. C'est quand même bizarre cette galerie d'émotions figée dans des matrices colorées ou monochromes, qu'on regarde en différé depuis nos chiottes. Comment vais-je faire pour aller à mon cours de danse? La danse est, pour moi, la plus redoutable des tortures. J'en retire par conséquent de vives gratifications psychologiques, parfois même érotiques. Pour pratiquer la danse en ligne, d'une géométrie pourtant simple, il faut être en adéquation avec tout un troupeau de danseurs. Et pour la danse à deux, il faut être en communication psychologique avec un bipède inconnu qui, souvent, nous inspire le plus profond dégoût. Le tout respire et halète dans un équilibre sans cesse sur le point de se rompre, qui se forme et se déforme sans arrêt, peu importe vers ou où on regarde. C'est vraiment insupportable, toute cette viande qui tourbillonne et s'entrelace, comme dans un broyeur.

VI

C'est drôle, on dirait que plus on se dépeuple, plus on s'asphyxie. Enfin, ce n'est pas drôle dans le sens qu'on se tape sur la cuisse en pleurant de rire, il y a la télé pour ça. Pourtant, lorsqu'on est pris au milieu d'une foule, on a souvent l'impression d'étouffer, ne serait-ce qu'en raison d'un excès de gaz respiratoires ou d'effluves anales. On rêve alors d'être seul sur sa planète comme le petit prince. Il ne s'agit pas, bien-sûr, d'un raisonnement que je vais tenter de développer ou d'expliquer. Il y a longtemps que j'ai abandonné cette idée. Cette recherche de sens. J'ai d'ailleurs atteint ce seuil de dépeuplement où plus rien n'a à être justifié à personne. Je me sens bien dans l'invisibilité des choses. Ne comptez pas sur moi pour inventer une réalité.

VII

C'est drôle, sans qu'on en pisse dans son pantalon ou qu'on en ait des crampes, en fait même des côtes cassées le supporterait. C'est drôle de constater ce besoin d'être vu, ou même ce besoin de se voir soi-même, dans la glace, sur son téléphone, dans l'eau d'une rivière. On risque de se noyer à trop vouloir saisir son reflet dans le Yangtsé. On aime aussi regarder, mais quand même beaucoup moins. Être vu est plus excitant que voir, et voir n'a, finalement, qu'une qualité comparative. Des gens tombent en bas de hautes falaises dans l'espoir d'être vus. Des gens se foutent à poil. D'autres font les pires imbécilités inimaginables, comme manger des mille-pattes vivants. C'est comme si on naissait inachevé, et que cette machine à gaz qui nous propulse avait besoin, en plus de l'atmosphère et des plantes, du regard des autres pour exister. De rustiques petites machines à combustion narcissiques. Moi je n'ai jamais eu de compte Facebook ou Instagram pour raconter ma story. Je le fais ici. Mais ce n'est pas très intéressant, car je passe la plupart de mon temps couché dans mon lit en souhaitant l'arrêt de la thermodynamique. Pour ma part, toute mon énergie a déjà été dispersée depuis longtemps en efforts vains et maladroits; ma vie a été amplement gaspillée, sans que j'aie pourtant accompli quoi que ce soit. Aucune médaille, aucun trophée ne brille sur mes étagères IKEA, et encore moins de diplômes. Aucun objet de représentation avec lequel confronter la surface du réel. Rien que des souvenirs, misérables et souvent incompréhensibles, car j'ai presque tout oublié de leurs contextes et des motivations sous-jacentes. Ce sont des tableaux immobiles dans le vide. Ces souvenirs sont souvent apaisants, comme une caresse sur le pénis; d'autres fois, au contraire, ils me saisissent d'angoisse, ou me rendent triste et me font réaliser l'ampleur de ma solitude. Comment pourrais-je compétitionner avec les influenceurs qui flashent la bouche en cœur sur leurs beaux bateaux à voiles?

VIII

Bien que n'ayant rien eu à faire de la journée je suis, encore une fois, en retard pour mon cours de danse. On dirait que mes muscles ont perdu tout leur tonus, et mes bras leur coordination; après avoir réussi, avec peine, à recouvrir mon cul d'un pantalon vert, je réalise que celui-ci est taché, ou pue, et je dois tout recommencer depuis le début. Le choix du pantalon, la couleur et la longueur de celui-ci, puis le reniflage, général d'abord, puis concentré aux endroits précis où ça pue, c'est à dire le cul et le prépuce. C'est toujours pareil. Et je ne parle pas des souliers,

que je n'arrive jamais à attacher correctement ou à mettre dans les bons pieds. Et si j'y arrive, les lacets se défont aussitôt, peu importe la force avec laquelle j'aurai bouclé la boucle. C'est toujours trop lâche, trop foireux. Ça me prendrait des attaches en velcro, ou encore des sandales à boutons pressions. C'est toujours pareil. J'avais toute la journée pour me préparer, physiquement et mentalement, et j'ai préféré le renie et la masturbation. Et ça aura malgré tout gâché ma journée, et nuit à mon érection, cette petite voix inconsciente qui me rappelait en permanence, mais trop faiblement, sans suffisamment d'autorité, qu'il y avait une action à accomplir quelque part dans l'axe du temps. J'ai besoin d'un horizon temporel parfaitement vierge, moi, pour bander. Et me voilà qui court et saute partout comme une puce, essayant de me brosser les dents et me nettoyer les oreilles en même temps, réalisant au passage ne plus avoir ni lame de rasoir, ni chemise propre, ni chaussettes sans trou, ni liste apprise par cœur de sujets à aborder au cas où on m'adresserait la parole. Et cette terreur d'être en retard, toujours, cette tyrannie de l'horloge, et cette peur d'être battu comme un chien par la maîtresse et les autres danseurs. Mes jambes ont des moments de faiblesse inexplicable, des paralysies transitoires durant lesquelles je dois m'appuyer sur un bâton pour ne pas m'écraser par terre comme une poupée de chiffon. C'est affreux, avoir quelque chose à faire lorsque, comme moi, depuis trop longtemps, on a perdu pied avec l'expansion de l'univers. Je ne demande qu'à être tranquille dans mon ciel fixe. Enfermez-moi pour de bon. Enfermez-moi.

IX

Avec ce retard, évidemment, tous les couples s'étaient déjà formés lorsque j'arrivai à la piste de danse, et il ne restait plus que Pierre, comme toujours, abandonné de tous, assis sur son quartier de lune, seul au milieu de son îlot de tristesse. Ou plutôt une péninsule de tristesse, pour faire un jeu de mot qu'on rêvera vite d'oublier. Pas exactement la princesse avec laquelle vous avez envie de valser jusqu'aux petites heures du matin. Premièrement il est trop petit, ça nuit à la fluidité des mouvements. Ensuite, il ne lui reste que deux ou trois dents dans la bouche, que la vie aura généreusement triturées, oxydées, cariées et carbonisées. Sa bouche, lisérée d'un buisson moussu de vieux poils gris, ressemble à un de ces égouts naturels qu'on retrouve sous l'humus moisi des forêts nordiques, la nuit, et qu'on nomme tout simplement « trous », je crois, dans le langage vernaculaire. Troisièmement, c'est un homme de sexe masculin. Je ne dis pas qu'une princesse ne puisse posséder de prostate ou de gland si ça lui chante, mais je n'ai jamais été un grand rigorisme du genrisme. Mais rendu à ce point je n'ai plus le choix, au risque de blesser le pauvre vieillard, d'une nature

riante par ailleurs, et qui me tend sa vieille main qui tremble avec une humilité si touchante. Une humilité de chien battu.

X

Il y a quelque chose dans le principe même de la rythmique qui m'échappe. Je n'ai jamais rien compris aux battements d'un tam-tam, même le plus monotone, le plus synchrone. Aucune arythmie ne m'a jamais pourtant été diagnostiquée jusqu'à maintenant, en tout cas, à ma connaissance. Du cœur je parle. Mais peut-être existe-t-il des formes d'arythmies mentales, ou spirituelles, qui n'ont encore jamais été diagnostiquées par les docteurs ou reportées dans les revues sérieuses. Dès que j'essaie de suivre un rythme quelconque, une cadence, je termine invariablement coincé dans le malaise d'un contretemps, quelque part entre deux claquements de mains, deux coups de tambour ou de battements de couilles. Dès que je marche un peu dans la rue, ou ailleurs, sans trop savoir ou je vais, mes pas sont toujours rétifs à la moindre traçabilité. Alors que je semble marcher normalement, c'est à dire d'un pas dit régulier, sans secousses notoires, ou chutes, me voilà qui accélère subitement sans savoir pourquoi, avant de ralentir de manière tout aussi subite, parfois jusqu'à atteindre une parfaite immobilité. Tout ça se fait la plupart du temps inconsciemment, c'est à dire que je ne m'en m'aperçois pas, car les enjambés athlétiques et les petits pas de tortue s'annulent mutuellement, et j'arrive toujours à destination après une durée moyenne dans le temps qui tamponne les nombreuses caresses de chiens errant, canards et quêteux de toutes sortes, et pauses pipi, qui auront ponctuées le parcours, que nous nommerons, pour le bien de l'exercice, « trajet », en référence au trajet dit d'une vie. Je ne m'aperçois de cette arythmie que dans les endroits physiques très restreints ou encombrés, comme les centres commerciaux à haute densité ou le quai des gares, lorsque, pressés, les babouins situés derrière moi, ou devant moi, viennent contrecarrer mes élans vers l'avant ou mes décélérations vers l'arrière. Bien que régulier, je parle de mon poulx, je crois celui-ci anormal par rapport à sa moyenne harmonique, et que cette condition soit restée jusqu'à présent non diagnostiquée par les docteurs et les infirmières ayant ausculté ma carcasse. Un musicien aurait été plus utile, je crois. Enfin, c'est seulement une hypothèse. Je ne suis pas médecin. Mais c'est sûr que quelque chose ne tourne pas rond dans cette tête. J'existe à contretemps, ou alors mon cœur bat à l'envers, je ne sais pas. Un cœur peut-il battre à l'envers en dehors d'un poème ou d'un rêve? Les rares fois où, de mon initiative propre, j'ai tenté de serrer une main, ou un pied, le bipède concerné sembla presque toujours déconcerté face à ce bras tendu soit avec trop de rigidité, soit avec trop de mollesse, soit de manière trop abrupte. Mes amorces, d'aussi loin que je me souviene,

ont toujours été ou bien trop rapides ou bien trop lentes. Sans parler de la distance de l'attaque, toujours mal calculée. Ou bien je brandis mon bras de trop loin, rendant impossible, dans un délai harmonieux, la réponse cordiale attendue d'un ami, ou bien je le dresse de trop près, transformant la courtoisie en agression sexuelle involontaire.

XI

Par chance, quand je danse, le rythme m'est imposé par la troupe ou l'heureux partenaire, un vieil édenté en l'occurrence. Ainsi n'y a-t-il pas trop d'accidents. Rien que des pieds écrasés et quelques coups d'avant-bras sur le visage, surtout lorsqu'il s'agit de danse moderne, ou l'on appelle le corps à libérer toute l'énergie emprisonnée en lui. La maîtresse nous avait fait faire cet exercice un à la suite de l'autre, au centre de la piste. Depuis plus personne ne m'adresse la parole. Sauf Pierre. J'ignore quels mouvements obscènes a pu effectuer mon corps durant cet exercice, car j'étais comme en transe. Je ne me rappelle rien, peut-être même ais-je fait une crise d'épilepsie. Mais c'est peu probable. Dans ce cas, il me semble, on appelle un médecin, et on se réveille la bouche pleine de glaire et de sang après avoir mangé sa langue. Mais je ne me rappelle rien de tout cela. Rien que d'une douleur aiguë aux articulations et une brûlure au niveau du prépuce, après avoir dû le décoller de mon slip. En effet, deux ou trois gouttes de sperme, en séchant, y avaient collé la fine peau de bébé. J'avais donc bandé dur durant ma chorégraphie contemporaine. Ça expliquerait le silence gêné des autres danseurs, qui perdure depuis. On se demande ce qu'il y a de si méchant là-dedans! Les chiens bandent tout le temps, et on ne s'en formalise pas. Pour un chien ou un cheval il s'agit d'une chose naturelle, peut-être parce que, à priori, leurs phallus, même dressés, ne constituent pas une menace à la pudeur. Quoique. J'en ai connu moi, des bergers allemands venant se frotter contre ma jambe sans mon consentement. Des chevaux c'est plus rare. Avez-vous déjà vu à quoi ça ressemble cette horreur? Quand ça bande, ce monstre, on réalise que la vie sur terre, celle des mammifères en tout cas, est sûrement une erreur. On ne la voit pas, cette erreur de la nature, car nos yeux, et nos cerveaux, se sont adaptés, et on trouve même ça excitant, les films pornos. C'est sûrement normal, mais c'est quand même dégueulasse. Cette troupe de danse doit simplement me trouver dégueulasse, ce qui expliquerait pourquoi ils me battent et me crachent dessus tout le temps, sur les ordres de la maîtresse. Je déteste la danse moderne, et sa violence.

XII

Soit j'en dis trop, soit je n'en dis pas assez, et c'est toujours trop peu, ou grossièrement exagéré. Et c'est sûrement sans intérêt, car je ne suis pas un coefficient d'une grande importance dans cette équation inutile. Sans aucune importance même, n'ayons plus peur des mots. Peut-être même nuisible. Socialement en tout cas. C'est pourquoi on me crache dessus à répétition, et on me bat. Même les chats refusent que je leur prodigue un peu de tendresse. Même les plus galeux d'entre eux me snobent. Je n'ai pourtant jamais demandé à venir au monde, on ne peut pas m'en vouloir d'exister, je le fais d'ailleurs avec le plus de discrétion possible, comme une ombre, projetée très loin en dehors de votre chemin. Ou un tout petit nuage qui ne risque pas de provoquer de bien grosses averses. En me voyant, les belles filles sur la plage diront « ah merde un nuage ». Mais vous verrez, je suis très vite passé, et après revient le beau temps, le ciel bleu, le chant des oiseaux et la chaude caresse du soleil sur votre peau bronzée. Je ne suis qu'un petit condensé de tristesse qui flotte doucement au-dessus de vos têtes occupées. Un tout petit brouillard transitoire, si ténu que vous ne le voyez même pas. Tout au plus, je risque de brouiller durant quelques secondes la profondeur optique du paysage. Durant un instant, les photographes ne pourront plus discerner clairement les sommets enneigés du Mont Blanc, et la mariée en avant-plan montrera des signes d'impatience. C'est le mieux qu'on puisse faire avant de mourir pour de bon. N'étant ni sportif et me nourrissant presque exclusivement de nourriture en poudre, que je réhydrate au robinet, il est peu probable que je dure longtemps sur cette planète. J'estime mon espérance de vie entre trois et cinq ans. Je parle des années qui restent, avant d'aller embêter les salariés de la morgue et de l'assistance sociale, qui auront mon cadavre en charge. Cela me semble déjà énorme, tout ce temps, encore, couché dans mon lit à pester contre les constellations et les étourdissements, la soif et la faim, les embêtements de l'hygiène corporelle et les envies de chier.

XIII

Il m'a ensuite invité à manger une glace, le vieux. Je ne l'avais pourtant pas épargné durant nos caracoles, lui broyant bien les orteils et lui donnant des coups de tête chaque fois qu'il essayait de m'embrasser. Pas sur la bouche, quand même, sinon j'aurais crié. La maîtresse avait été d'une méchanceté inégalée, nous faisant pratiquer les routines les plus difficiles devant tout le monde, rien que pour nous humilier. Les autres danseurs riaient à gorges déployées, c'est bien comme ça qu'on dit? Elle

connaissait bien nos faiblesses, et savait les combiner de manière sournoise, afin qu'on trébuche bien et s'entortille les membres de manière grotesque. Étrangement, ou peut-être pas tant, le vieux semblait y prendre plaisir, à cette exhibition déshonorante. Il était sans pudeur, comme on dit. Ou bien les rires raisonnaient dans sa vieille tête sénile comme des applaudissements admiratifs, ceux auxquels il n'avait jamais eu droit. Comme moi, les trophées ne devaient pas encombrer les étagères de sa chambre. On l'aura soigneusement ignoré de la naissance à la mort, sauf à quelques exceptions près, pour rire de lui et le battre. Je qualifierai d'oscène sa façon de sourire au son des rires gras des autres danseurs, dont certains nous lançaient de la petite monnaie. C'est d'ailleurs après avoir empoché celle-ci qu'il m'offrira une glace. Appelons ça de la tristesse sucrée. J'espère ne jamais en arriver à ce niveau de solitude ou on préfère encore les insultes, les railleries, au silence des quatre murs de sa chambre d'hôpital. Faisons la somme des insultes et des compliments reçus au cours d'une vie, et calculons le bilan. La plupart d'entre nous seront dans le négatif, il faut se l'avouer. Cela explique tous ces influenceurs assoiffés d'éloges; les gens ont tant de plaies à panser, tant d'égo monstrueux à reconstruire, jour après jour, comme des châteaux de cartes qui n'arrêtent pas de s'effondrer. Au lieu de faire des selfies sur Instagram, ou danser comme des cons sur TikTok, ils devraient simplement s'enfermer dans leurs chambres, comme moi, et tenter de fixer les étoiles avec un bâton. On y arrive, à vider la terre de son contenu, mais il faut beaucoup de patience. Et malheureusement il faut parfois aller à des cours de danse, pour se rappeler. Se rappeler.

SOUTHEND

SOUTHEND

Ne t'ayant pas aimée ce suaire de ciel aurait été bien triste ainsi que cette station balnéaire morfondue dans sa morte-saison. Nous avons joué à l'arcade pour tuer le temps et tenté de saisir une vilaine peluche avec une grue miniature mais j'étais bien meilleur au flipper. J'aurais trouvé mortifère cette brise de mer ne t'ayant pas aimée comme je t'aimais cette promenade sans promeneur, ces vagues sans volute, se brisant sur ce littoral de roches déprimées ou bien n'étaient-ce que des éclats de béton armé noircis par la pollution on ne saura jamais. Et ne sachant quoi faire pour tuer ce temps long avant la nuit tu avais cherché sur ton téléphone et trouvé un long, très long quai, le plus long du monde je crois, mais long sur cette photo aérienne on aurait dit une erreur de géolocalisation. Sur ce quai nous avons marché jusqu'à son extrémité qui paraissait une barque tant il était éloigné, ce bout de quai interminable qui ressemblait à une chaloupe, plus qu'à un bout de quai, enfin, nous étions très loin du rivage et il commençait à faire noir pour prendre une belle photo.

NUIT, MAUVAISE HUMEUR

A

Levé trop tôt. Cette étoile qui brille conne par-dessus ce croissant de lune triste. Ce cosmos vaste et inutile. Vite me recoucher jusqu'à midi.

B

Ce cliché du graphisme populaire du créateur avec la tête scindée en deux au milieu du front comme un couvercle duquel s'échappent en guirlandes festives des étoiles, des papillons, des fleurs et autres niaiseries. Ces poèmes qui ressemblent à des gâteaux d'anniversaire figés dans de l'azote liquide.

C

Le chagrin du ciel pisse sur le goudron éclaté des inclémences de l'hiver qui congèle les frêles bourgeons et exhume des profondeurs de la terre les cailloux et les étrons fossilisés. Les champs trop vastes qui sentent la vase, la merde et les engrais putréfiés les touffes impudiques d'herbes mauvaises qui empêchent les belles patates d'être rondes et les oignons d'être aussi jaunes que j'emmerde les radis.

SOLEIL

Tempéré d'un soleil doux le soleil d'un regard amoureux les paupières entrouvertes sur une prune vert cerise ; un été idéal sans la lourdeur des canicules et de leurs eaux d'air. La plage d'une mer inventée seulement pour recevoir ses vagues molles

SAUTERIES

1

La mirobolante Lissandre
Et la descente lisse
De sa fricative consonne

Qui sur le bord de la langue
Picote le nerf vif
De l'amoureux qui la nommant.

2

Ou qu'il pleuve ou qu'il soleil des ombres ou qu'un brouillard nous enveloppe de son météore flasque et perplexe la seule perspective est celle qui nous fait pleurer sans la moindre rixe.

JALAL

(À mon ami poète ainsi nommé)

Jalal du micro-centre de l'Afrique a dû éteindre les rêves qui. Épuisèrent le lithium qui. De ses batteries coulait. Par terre des flaques d'âme convergeaient lentement vers l'égout.

un soir de beuverie s'est terminé. Mal. Jalal lié par lui-même. À la rampe d'escalier d'une providence oubliée. Près de la Fourmi Atomique. Sous ce soleil jamais tout fait éteint germent encore dit-on des poèmes. Des floraisons. Des tortures abstraites. Et des déceptions soigneusement chiffrées.

dans son manteau élimé il égrène seul les mots qui. Au hasard du bitume gangrené des rues de Montréal le perdent.

DE DOS

Les milles nuages éteignent
Les phares du ciel or

J'ai des spasmes de douleur quand je repense
À la muette distance
Qui nous a séparés hier

Mort de toi quand, de dos
Je regarde être triste peut-être
Une tête retenant
D'un seul tenant
Une larme tenace

RETREMPE

Juste suffisamment de vide pour permettre
Cet écho ;
D'entendre à rebours
Cette folie qui.

Fictive et virtuelle
Cette parole toujours retrempée
Dans le même sceau
De la bêtise et.

Baignés dans la même atmosphère
Les mots durs de sens
Devenus muets
D'être trop souvent répétés
Pour rien ou.

si peu

TONNERRE

Dans le train pour Paris j'ai traversé cette petite ville nommée Tonnerre dont le soleil déclinant de novembre empêchait de bien voir au travers.

HIVER

1

Il y a paraît-il
Des désirs qui se tordent
Dans ces reflets cendrés

2

Il faudrait
Pour quantifier la porosité optique
De nos idées noires

Un appareil
Muni d'une tête préhensible capable
De saisir vingt cauchemars

3

Oui c'est l'hiver
Point mort de l'ellipse
Froides octaves de l'année

Les oiseaux sont sans batterie
Se creuse en moi le trou
De l'attente

LE PARAPLUIE

Pris d'un accès de météorologie, j'ai dessiné un champ de pression autour de notre lit. J'y fais des prévisions synoptiques. J'y trace des ciels et des arcs-en avec un compas cassé. Je compare mes prévisions avec tes humeurs. Quantifie l'erreur de mes abaques et dresse des bilans erronés

Fatiguée de tant de fausses alertes, tu m'as quitté pour un haltérophile en disant : "Achète-toi un parapluie".

SPASMES, DÉRIVES

Comme le diapason qui
Résume le silence
En une note pure

Ce sanglot étranglé

Écoutille
Escoutilla
C'est à dire l'échancrure
Par où
Entre
Cette mer agitée

Seuls au monde
Les mains jointes
Sur le secret
De notre naissance

les motifs
des saisons
se répètent
comme
une
malédiction

au rythme
synchrone
des tambou
rinaires
du Congo

20/11/2021

Ce soleil factice
Arrachant les ombres du sol et les pélicans
Qui s'enfuient

de nous

Au large, la danse affolée
De leurs longues élytres
Et notre étoile prisonnière
Des suceurs d'or et de jacinthes

Demain est une autre nuit
L'avenir pleurera les somnambules
D'un train déraillé

AINSI CLAIR VOYAIT LA BÉOTIE

la nuit est longue
le ciel est bleu

nous sommes libérés
nous sommes prisonniers

il pleut des trombes
il fait soleil

nous avons vaincu
nous avons perdu

tout ce que l'on sait
sera faux aux infos

corrodée

la mort cérébrale
moulinera sa crécelle rouillée

ainsi clair voyait La Boétie
l'oeil vif au coeur de la cachexie humaine

LA PORTE ROSE

I

Durant les heures, les minutes, les secondes et les kilomètres arrachés au temps, dérobés à la distance, petites étincelles de vie qui allument le feu d'une vie, de cette vie. Durant ces moments, durant ces voyages, durant ces naissances que l'on croit, dans l'erreur de sa joie, éternités. Durant le suspens d'un rire, la condensation d'une larme, le premier pas d'un petit être, le départ d'un long voyage à la destination inconnue. Heures enlacées telles les flammes d'un incendie. La passion de vivre.

II

On le voyait souvent durant les heures creuses des semaines marcher de l'autre côté de la rive, derrière les cygnes. On se demandait ce qu'il fuyait. On ne comprenait pas les grands gestes qu'il faisait de ses deux bras amputés jusqu'aux coudes. On le disait fou. On la disait translucide comme une perle.

III

La gaieté du paon et de son panthéon de couleurs. L'orgueil à son paroxysme. Les rêves éternels du sculpteur de diamant et du transcripateur d'étoiles. Il rêvait d'un train sans passager, d'un océan sans vague, d'un ciel sans nuage, sans le moindre coup de vent, sans la moindre brise la moindre surprise, sans que rien, jamais, ne soit transporté vers où que ce soit, vers qui ce soit. Plus jamais le moindre bruit. Plus jamais le moindre mouvement d'air. Il rêvait d'un monde sans le précipice des douleurs. Sans les vanités fatiguées.

IV

Soudain, toutes les couleurs du ciel se sont réunies dans un arc-en-ciel. La fête fut trop courte.

V

C'est dans la fragilité d'un jour brisé en mille éclats de ciel que Jean-Pierre, pour la première fois, douta des mille vérités imposées. Il prit la scène en photo, pour s'en rappeler. Il y avait cette porte close dans l'angle de cette pièce vide que personne n'avait encore jamais ouverte ni fermée, ou alors ne s'en souvenait plus. Rien de ce qui un jour eut une importance quelconque n'en avait franchi le pas. Il y avait une pièce blanche et vide où personne ne mettait jamais les pieds et dont on ignorait l'existence même, ou alors on avait oublié. Il y avait une petite maison près du canal devant lequel un arbre aux branches courtes et aux feuilles maigres projetait une ombre timide.

VI

Nul n'avait jamais aperçu quiconque y entrer ou en sortir du moins par la porte rose que cachait si maladroitement l'arbre au tronc chétif. Il y avait tout un univers qu'on préférait ignorer car il s'opposait à la clarté du jour et ne contenait que des ombres mélancoliques. Il y avait une porte blanche dans l'angle de cette pièce vide que personne n'avait jamais franchie, ou ne se rappelait l'avoir fait, n'y voyant guère d'intérêt, guère de bonnes raisons de le faire ce jour-là. Ou le lendemain.

VII

C'est à Cincinnati qu'il avait enfin retrouvé un sens à sa vie, épluchant seul, une nuit, l'oignon du désespoir. C'est à Calgary qu'il perdit à jamais le goût pour la vie après une course à chevaux dans les rues endormies. C'est à Montréal qu'il découvrit avoir tout perdu lorsqu'il se réveilla en sueur seul dans son lit. C'est dans ses yeux à elle qu'il se noya un Quatorze Juillet, croyant avoir conquis le cœur insaisissable de la liberté.

VIII

Ayant pris le mauvais train, il se retrouva, une aube claire sur une plage sans sable et sans galet, une plage de roches lisses avec des crevasses molles dans lesquelles s'agitaient de longues anguilles.

IX

Là-bas au bout de la mer, l'horizon se mêlant aux nuages, le liquide et le gazeux se mariant au mépris de toute définition rationnelle. Dans ce paysage sans intelligence, sans la moindre densité se diffusait une calme lumière, douce pour les yeux, légère pour le cœur.

X

Il enleva son chapeau, balaya de ses épaules la fine neige d'un dépôt pelliculaire puis plongea dans l'étendu sans vague de la mer immobile. Autour de lui un sillon se propagea qui pour l'éternité le gardera en mémoire et le transportera partout et nulle part à la fois dans un voyage sans retour.

OLGA

ferme les yeux ouvre les tiens
dans un clair de ciel enveloppés reflets lactés de ta peau par
moment de sous les couvertures découverte bouche d'un rose
si tendre tel pétale fragile que bouche hésite à frôler de peur de
froisser cœur innocent ferme les yeux ouvre les tiens peau
porcelaine si fine qu'on s'étonne à l'étreinte sentir si chaud et
vivant ton corps tel mésange blessée dans creux de la main plus
doux que le duvet le plus doux couronne d'or de tes cheveux
qu'éclairent lune et étoiles sur écrin blanc de l'oreiller ferme les
yeux ouvre les tiens parachutiste catapulté explosions d'avions
atterrissage nocturne sur plaine inconnue pluvieuse et
bombardée chute de fatigue dans ravin abrité longues herbes
folles au fond duquel coule ruisseau ensanglanté
sifflements balistiques dans ciel immense surplombant ton
visage contre-jour d'auréole d'or et iris couleur de saphir plus ton
visage s'approche plus il devient flou me rendors bombes
tombent comme étoiles mortes sur plaine désolée ferme les
yeux ouvre les tiens le jour se lève tu t'agites tu t'inquiètes sous
le soleil hésitant le sourcil se fronce se froisse Londres et sa
lumière de cristal poussière se diffuse dans la pièce invente de
nouvelles ombres tu te réveilles je me ferme les yeux ouvre les
tiens

MANIFESTE POUR UNE ANARCHIE

Il faudrait au moins mille ans, voire plus, pour que mille
ordinateurs en parallèle puissent résoudre les dérivées (par-ti-
elles) de ce champ de bonheur. Car cette vie, comme les
courant marins et les ouragans, n'existe que par absence de
solution analytique. C'est au pif, je crois, que nous devrions
gonfler nos voiles, faire fi, pour de bon, des rapports trimestriels
du Ministère de la Santé Éternelle.

Cette paperasse pleine de chimères bénies je la roule en boule
et m'en sert pour me torcher le fondement.

TEXTES DIVERS

CE QU'IL RESTE

Le lieu importe peu, de même que l'heure et le jour, mais c'est au bord d'une mer et il vente. Nous savons donc qu'il s'agit d'une planète qui tourne, qu'on suggèrera ainsi ronde, ou ellipsoïdale, peu importe, bien qu'un cube puisse aussi pivoter sur lui-même. On sait aussi qu'elle contient de l'eau.

Retenons juste le vent du large, qui n'arrête à peu près jamais de souffler, et la mer toujours agitée, toujours instable. Retenons un équilibre précaire des éléments ; non pas une colère, mais une absence de quiétude, toujours. Ce n'est pas un vent violent, mais persistant, c'est-à-dire jamais essoufflé. Notons aussi les oiseaux qui ont disparu du décor, pourquoi ne le ferions-nous pas, et l'absence, dans cette description, de bruits humains. Pas l'absence d'humains, mais juste son silence, comme s'il s'était tu, ou avait décidé de parler moins fort, très fatigué de ce long voyage.

Le décor ainsi posé plaçons-y un morceau de conscience que nous nommerons Trude. C'est une femme mais le sexe importe peu lorsqu'on n'est pas en train de se reproduire. Ne négligeons pas les nouvelles théories. Elle pêche des anguilles pour survivre. Elle parle toute seule, puisqu'il n'y a plus personne avec qui parler, et il y en avait si peu avant. Les bras croisés, toujours, comme emprisonnée en soi-même. Il serait difficile de décrire son visage, tant il est tanné par le vent ; et en plus elle le couvre presque toujours d'un épais foulard pour le protéger des grains de sable que transporte celui-ci, le vent, déjà plusieurs fois nommé. Il serait aussi difficile de décrire ce qu'elle fait ou ce qu'elle pense ; et oublions sa silhouette indiscernable sous les couches superposées de manteaux, de pantalons et de robes, que le vent ballote. Il vaut mieux l'écouter chanter. Enfin si on peut appeler chant cette faible vibration que le vent transporte par moment jusqu'à nos oreilles. Il ne s'agit d'ailleurs même pas d'une mélodie ; il n'y a pas de suite logique dans les notes choisies, et encore moins de motifs à imprimer dans notre mémoire. Il n'y a rien à se rappeler, il n'y a pas de partition.

Sans être tout à fait morts, on survit. En témoignent les plantations d'immondices qu'elle découvre parfois lors de ses longues promenades sur la grève. Parfois même des châteaux de sable, les donjons pleins de mégots. Les cartons de pizza emportés par le vent avec leurs restes, les cannettes de bière cabossées, des souillures de fornications. Le grand dessein de l'humanité semble vouloir persister comme persiste la soufflerie du vent, et les soleils qui continuent à se lever malgré le peu qu'il leur reste à éclairer. Ce qu'il reste, c'est ça. La lune suffirait amplement ; cette masse de lumière est superflue. Il faudrait la charrier vers d'autres rêves, où naîtraient peut-être de nouvelles philosophies de l'espoir, façon primitive, inspirées de la constance de ces sphères suspendues là-haut dans le ciel. Mais ce qu'il reste peut-il survivre ? Peut-on espérer de cela une nouvelle insurrection de conscience ?

Un jour elle tomba par hasard sur une très vieille femme entièrement vêtue d'écarlate, et qui portait sur son dos un genre de gros sac de pommes de terre. Le poids de celui-ci la faisait ployer vers le sol, à moins que ce ne fut l'âge. Ce n'était pas Madonna, et c'est malheureusement tout ce que nous ne saurons jamais d'elle. Que portait-elle dans son sac ? Pourquoi était-elle entièrement vêtue de rouge ? Jamais nous ne le saurons. Jamais.

Pour nous consoler nous regarderons Trude prendre son bain, à un des rares instants où le vent semble vouloir s'essouffler. Un mercredi soir entre dix-sept heures quinze et dix-sept heures vingt-six en l'occurrence. C'est court, onze minutes, pour se baigner dans une mer dangereuse. Par pudeur, nous n'allons décrire que les mollets, dont le muscle se démarque bien du jarret, lui-même solidaire de la jambe. Voilà pour le bain de minuit. J'ai tout vu, moi, dans la phosphorescence laiteuse de ce clair de lune séduit.

A-t-on déjà parlé de son mariage dans le Wyoming en mille-neuf-cent-quatre-vingt-treize ? Quatre enfants en tout, la moitié vaguement difforme, mais l'autre moitié merveilleusement proportionnée. Le pavillon de banlieue avec sa piscine avec sa pointe de pizza gonflable avec son barbecue avec sa pelouse verte. Le ciel était différent à cette époque, dans le sens qu'il était bleu. Jeune, elle portait des strings sur sa croupe. Cette sexualité lui apparaît aujourd'hui comme un reportage graveleux du National Geographic sur les singes bonobo. A quoi bon se rappeler un passé endormi dans un coin oublié du cerveau, s'il n'y a même pas de leçons à en tirer. Mais qu'en est-il de ses enfants, les beaux comme les laids, que sont-ils devenus ? Nous nous posons tous la question. Trude se pose toujours la question, lorsqu'elle marche le long du rivage en marée basse, contournant les plumes d'eau vaseuse remplies d'anguilles électriques. Un jour, l'un d'eux la retrouva. Elle s'en souvient bien. Elle l'avait aperçu de très loin, lorsqu'elle revenait vers sa cabane, après la pêche. Il était planté là sans bouger, amputé d'un bras. Il s'agissait d'un des difformes, son plus jeune, celui qui avait toujours eu le plus besoin d'elle.

C'était un taiseux qui n'avait jamais rien eu à dire et il n'en n'avait pas plus, aussi leur réunion ne fut pas accompagnée d'une effusion de paroles. Son bras avait été mangé par un loup, une nuit qu'il dormait très profondément, dans une forêt. Il espérait encore qu'il repousse un jour, car il avait abandonné l'école très tôt pour travailler comme pompiste dans un Shell. "Au moins, il m'en reste un", avait-il l'habitude de dire, optimiste de nature. Il est de ceux dont on ne peut pas vraiment en dire plus. Lui-même avait très vite épuisé son propre sujet, et comme rien d'autre ne l'intéressait, il se taisait. Ce n'est pas avec les oreilles que nous allons percer ce mystère.

Il resta là, auprès de sa mère, car il n'avait apparemment aucun autre endroit où aller. Combien de temps ? Nul ne le sait, mais

ce fut exactement sept cent vingt-huit jours et sept cent vingt-sept nuits.

Il aimait se baigner dans la mer mais ne pouvait pas nager à cause de son handicap. La noyade pourrait expliquer sa soudaine disparition.

Et toujours ce vent, incessant. Le bruit incessant du vent, son sifflement comme on dit, s'infiltrant à travers les planches de la petite cabane où Trude essaie de se réchauffer la nuit. L'odeur des anguilles électrique, l'iode de la mer. Elle se rappelle à chaque aurore la silhouette amputée de son fils au milieu de ce champ de reflets, et essaie de comprendre. Essaie de comprendre ce qui a pu se passer pour en arriver là.

POUR L'AMOUR DE @MONDAYMORNING

Parlons au présent puisqu'il n'est pas encore mort. Contempler l'instant. Et tourne la terre sur son pivot oblique.

L'œil sans profondeur de l'ara. Affleurant à la surface du vide, mais d'un vide. Angoisse. Plis et replis de chair ; étroits replats cendreaux composant un visage terne, d'une réfractance apathique. Tant sous la nitescence du soleil que sous le phosphore de la lune. Qu'il s'appelle Icare, Irjambe, Lulu ou Pinsonneau, peu importe ; nous l'appellerons Jean-Marie. Jean-Marie La Peine. La peine de ne pas être né dans le corps d'une libellule ou d'une autruche, flamand rose sans éclat. La part de grâce perdue dans un trop-plein de plumes ; mais toute créature n'a-t-elle pas droit à l'amour ?

Pas sans abris quand même il loue une petite chambre de bonne avec vasistas. Vue imprenable sur Venus. Qu'il n'aurait pas su où mettre de toutes façons... Dans la poche de son vieil imperméable troué au niveau de la verge ? Sorte de quasimodo, la bosse du cul à la place du dos, résultat d'une mauvaise alimentation, juste des frites. Parfois une tranche de jambon, trempée dans la moutarde. Le fruit, le légume vert, le grain : ignorés. La calorie en solde, toujours, avec resservice aux petites heures de la nuit. Pain sandwich et Doritos les jours de fête. Et la télé toujours ouverte, qui signale son désarroi. Celui du monde. Les news en boucle-continue, en faveur de l'obscurité. La grippe l'hiver, la canicule l'été. Oblitération. Peur. Gaz lacrymogènes. Coronavirus.

Sans être méchant, il a longuement étudié l'égyptologie. Il en a développé une vision à la fois solaire et pyramidale de l'Univers, dont il constitue l'hypercentre. Tant absolu que relatif. Ce manque d'objectivité lui a souvent été reproché. Il visite les momies le dimanche et se sent en famille. Sa silhouette, que l'on aperçoit par hasard entre deux rictus pharaoniques pétrifiés, crée un malaise chez l'adulte, la terreur chez l'enfant. C'est

l'occasion de leur apprendre que certains êtres ne doivent pas être regardés dans les yeux. Gros plan sur la cornée vitreuse et jaunâtre, liquide toujours, comme trempée d'une larme éternelle.

L'heure du bain de plus en plus rare. L'odeur du corps de plus en plus. Eau noire laissant un cerne indélébile dans la bassine. Lorsqu'il y trempe son cul, en suçant le gras salé des frites gommé sur ses doigts. La langue fouillant, avide, le creux des phalanges et des phalanges. Même après avoir chié. Son ombre sur les tomettes pétées lui tient compagnie, à défaut de berger allemand. L'ombre longue du petit matin, la seule que permet le petit vasistas. La lumière de tombeau de la pyramide de Khéops éclairant une mort bénie. Le corps sacré de Jean-Marie cerclé de son sillon de crasse. Eau noire dans l'aurore, couilles qui flottent, frites à la dérive parmi les clapotis... Les yeux fermés sur un recueillement serein ; le masque de l'immortalité fixant ses traits. On dirait pour toujours. Ou bien il dort, assoupi par la caresse de l'eau dans l'interstice de sa raie.

Bien qu'aimant la solitude il n'en a pas moins la capacité d'aimer. Des passions parfois cannibales le maintiennent éveillé jusqu'aux petites heures de la déraison. En l'occurrence, elle se pseudonymise @mondaymorning et a la bouche comme une ventouse ; elle danse sur TikTok. En plus d'avoir un gros cul, toujours fort comprimé, elle est friande de Poké Bowls et de chaï lattés. Jean-Marie a bien essayé la mixture mais ne l'a pas digérée. Elle fait des synchronisations labiales où chaque syllabe est le prétexte à une allusion pornographique. Il l'a découverte par hasard sur le téléphone offert par l'assistance sociale, à l'apex d'une douloureuse érection. Il croit qu'elle vit aux îles Seychelles, tant est céruleen la toile de fond de ses stories aux nuages effacés. Il semble que rien au monde ne puisse atténuer cette splendeur grand-public, en représentation patreon continue sur les réseaux sociaux. C'est finalement un homme aux goûts simples du côté de la verge.

Elle fait des selfies de ses fesses, qu'on dirait des formations rocheuses longuement lissées par le ressac de la mer. Ses seins sont comme des citrouilles sous le soleil de Corse. Elle aime aussi les arts ; on la voit quelque part maintenant au sol, du bout de l'index, une pyramide entièrement faite de verre. Toujours, elle prend ses desserts en photo. C'est être sophistiqué. Et cette façon tellement originale d'immortaliser les derniers rayons du jour et leurs réflexions d'aquarelle sur le papier buvard d'une mer au beau fixe ! N'oublions pas ses lectures ; le livre, toujours neuf, prenant la pose à côté d'une bouteille de Corona, sur un aplat de sable blanc. Le titre en lettres attachées ; l'ombre chinoise d'une femme portant un chapeau à larges rabats. Elle est toujours en vacances, comme lui. Elle fleurit végétative au sein d'un nuage de gaz épicurien, comme lui dans son tombeau lunaire. A chaque œil sa chimère.

Elle coûte cher à sponsoriser. Ça explique les beaux bateaux et les hôtels de luxe à Dubaï, les chiottes avec des robinets en or. La serviette blanche comme lis nouée serrée au liséré d'un téton rose ; une autre entortillée en turban au-dessus de la tête surcrémée. La moue boudeuse, toujours, lorsqu'elle sort de la douche. Car elle n'a pas l'air heureuse au creux centre de cet écrin cinq étoiles. Femme-bijou. Elle sourit rarement, le visage lisse comme une pêche. Ou sinon juste un peu, pour faire saillir les pommettes à cinq milles euros. Souvent dans une Lamborghini écarlate stationnée devant un palace en carton. Une débauche d'or et de coulées de Soleil, toujours. Le latté à vingt-cinq euros le matin ; le champagne à trois cents la nuit. Canapé crème. Jambes nues et bronzées. Beaucoup. Beaucoup de maquillage.

Elle se met à poil pour les @fansonly*.

Dans leur fixité minérale, dans l'angoisse de leur mort-vivance éternelle, les momies égyptiennes du musée semblent se demander la raison de ce vide inhabituel, cette absence de caresse sur le papyrus de leur épiderme millénaire.

* moyennant un supplément de cinquante euros

PIPI ET CARANCHON

Pipi et Caranchon vécurent, je le sais, une belle histoire d'amour. Ce fut une histoire simple, qu'on pourrait résumer sur un ticket de métro. Je le sais, car j'ai passé de longues années sous leur lit. J'avais déjà raconté leur histoire à Michel en mil neuf cent quatre-vingt-douze, soit huit ans avant que Pipi rencontre Caranchon. Mais Caranchon, lui, rencontra Pipi des années plus tard. Tout ça se passa bien des années après le déménagement de Michel, que je ne vis jamais plus par la suite.

Leur lit, sous lequel j'habitais, se situait dans une petite maison dans lequel se trouvait leur lit, situé dans leur chambre, quelque part dans leur petite maison. Cette maison de poupée, une petite fille la rangeait tous les soirs dans son coffre à jouets. Tout ça se passait bien avant que Pipi rencontre Caranchon, sous un aqueduc. C'était durant la guerre, comme j'avais déjà expliqué à Michel. Caranchon était dynamiteur, et Pipi passait là pour assembler un bouquet de fleurs. Des années plus tard, lorsque la guerre fut terminée, Pipi rencontra Caranchon lors d'une fête foraine, bien après qu'ils eurent abandonné leur petite maison, dans laquelle je vivais, caché sous leur lit.

Il y avait une fenêtre dans leur chambre, que je pouvais voir depuis mon emplacement, sous le lit. Dans le ciel généralement bleu circulaient des nuages blancs, que je comptais pour passer le temps. C'était longtemps avant qu'ils y aménagent, Pipi et Caranchon, dans cette maison de poupée. C'était à l'époque où Michel y vivait encore. Je n'avais d'abord pas reconnu Pipi, car elle avait changé de couleur de cheveux. Avant de rencontrer Caranchon, sous un aqueduc, elle les portait noirs et drus comme ceux d'un gorille. Mais l'amour les avait rendus blonds et souples comme ceux d'un ange sur un gâteau. Selon les jours, ils étaient très longs ou très courts. Je le sais, car je la regardais souvent prendre son bain.

Caranchon ne se remit jamais complètement de la mort de Pipi. Il l'enterra dans le jardin derrière leur maison et un arbre poussa. Pipi ne se remit jamais complètement de la mort de Caranchon. Elle l'enterra dans le jardin derrière leur maison et un arbre poussa. De mon emplacement, sous le lit, dans leur chambre, dans leur maison, je pouvais apercevoir, de la fenêtre, les faîtes des deux arbres qui, lorsqu'il ventait, se frôlaient et se caressaient. Puis la petite fille rangeait la maison dans son coffre à jouets, et on n'y voyait plus rien tant il faisait noir. J'ai déjà raconté tout ça à Michel en mil neuf cent quatre-vingt douze, à l'époque où Caranchon portait encore sa moustache de général. Il avait les épaules carrées, et les fesses dures comme celles d'un singe.

Est-ce que je vous ai déjà raconté comment Pipi rencontra Caranchon? Elle faisait des livraisons en bicyclette durant la guerre, des pâtes alimentaires et du papier du toilette, on la voyait défiler devant soi comme une comète. C'était en Allemagne, je crois. Caranchon, lui, vivait en France, et moi aussi, sous le lit de Michel. Leur rencontre eut donc été impossible, n'eut été l'intervention de Michel. Il leur permit de s'unir pour la vie, et aussi pour la mort. Les arbres du jardins fleurissent tous les printemps, comme je peux le voir parfois, lorsque je regarde dans cette direction.

CE ROMAN QUE JE N'ÉCRIRAI JAMAIS

A quoi bon écrire des histoires. Des histoires je parle; cette orchestration du hasard rehaussée d'un brin de psychologie hominidienne. Quelques émotions de catalogue au passage. Un peu de pornographie rose bonbon les jours où l'inspiration fait défaut. Un roman sans les trompe-l'œil de la littérature ressemblerait à quoi finalement? Vous le savez bien mais n'osez l'admettre. Un tel roman serait coupable de trop ressembler à la vie, la sienne, pas celle des autres. D'autres l'ont fait avant toi, ou tenté de le faire; mais l'intrigue, cette vieille mélodie sédative, réapparaîtra toujours, c'est inéluctable. Toujours cette embrouille de passions qui devra se résoudre dans les dix dernières pages. Toujours cette histoire de fesses mouillées.

Toujours ce drame. Toujours ces larmes. Toujours ce pathos pour rehausser la nullité du vécu ordinaire. Toujours le terrorisme du bonheur des autres.

Un des personnages d'un tel roman pourrait s'appeler Jean. Je vous préviens, Jean brille surtout par son absence d'éclat, il a l'âme mate. Il s'agit d'un jeune vieux de trente ans, juste assez doué pour avoir été capable de terminer, au prix d'un effort colossal, des études d'ingénieur. Téléguidé depuis la naissance par des parents ambitieux, ou snobs, ou les deux, son cerveau n'a pas acquis cette solidité que confèrent les coups répétés d'une dialectique auto-infligée. C'est en somme un être qui réfléchit peu en dehors du cadre pratique. Il se croit intelligent car il est très rationnel. Très jeune, avant tous les autres, il savait attacher correctement ses belles bottines. Mais ses yeux, qu'un goût commun qualifiera de « beaux », c'est-à-dire couleur de ciel bleu sans nuage, font peur aux jeunes enfants. Certains animaux aussi le fuient. Il n'est pourtant pas méchant, mais c'est Jean. Un mètre quatre-vingt-douze d'orgueil naïf, conditionné par une mère trop ambitieuse et une auto-appréciation fortement positive de sa propre personne. En effet, tous les indicateurs sont au vert. Habileté inouïe à nouer et dénouer ses chaussures et aspect physique correspondant aux standards proverbiaux de la beauté. Pourtant on le regarde très peu. Il ennue les filles et indiffère les garçons, qui ne voient en lui aucun adversaire sexuel sérieux. Il se demande souvent pourquoi. Lui si grand, lui si beau, lui si intelligent. Jean l'élu, que tout le monde ignore.

Un autre personnage de ce roman que je n'écrirai jamais pourrait être Julie, qu'on imagine volontiers avec des mèches blondes et des lunettes Dior achetées en solde. La description doit être assez flatteuse pour maintenir l'intérêt du lecteur jusqu'à la scène pornographique qui aura lieu à la page cinquante-six. Scène que je n'écrirai pas, même soft, car cette blonde n'est pas mon genre. Sa voix haut perchée, et ce large sourire comme greffé au milieu d'un paysage sans présence, ramolli par un excès de crèmes vitaminées. Ne parle que de son nouveau job : juste un CDD, mais la RH lui a promis un CDI d'ici la fin de l'année. On l'écoute par politesse, et peut-être aussi un peu parce qu'on n'a rien de mieux à faire cette journée-là, ou parce qu'il pleut. Non seulement ce qu'elle raconte nous indiffère, mais en plus le timbre de sa voix est insupportable. Et pourtant. Pourtant... Comme Jean, Julie a tous les indicateurs au vert. Après s'être longuement regardée dans la glace, elle en a conclu qu'elle était d'une beauté envoûtante. Elle pourrait être mannequin si elle mesurait sept centimètres de plus, et c'est sans parler de sa personnalité. Il vaut mieux ne pas en parler en effet. On sait qu'elle a des mèches blondes et un CDD, et peut-être bientôt un CDI et, franchement, on ne veut pas en savoir plus.

Ces tourtereaux se rencontreront vers la page vingt-cinq. Ce ne sera pas un coup de foudre, car de tels êtres sont incapables de passion, mais plutôt une lente et accidentelle descente vers le cul. Cela prendra de longues semaines avant que leurs regards sans profondeur finissent par se voir, leurs yeux bleus, semblables à des billes, ne faisant d'abord que ricocher l'un sur l'autre. Puis, presque simultanément, au hasard des rencontres de couloir (imaginons qu'ils travaillent dans la même boîte de saletés high-tech), l'un découvrira enfin la valeur décorative de l'autre. Elle n'est pas mal, se dira Jean. Elle pourrait le mettre en valeur. Il n'est pas mal, pensera Julie. Il est grand et il a les yeux bleus, donc il est beau. Il est ingénieur, donc il est intelligent. Voilà des faits que personne au monde ne pourraient nier. Lorsqu'on n'a pas l'œil pour la beauté et les choses de l'esprit, il est pratique d'avoir de tels barèmes à sa disposition pour nous aider à tomber amoureux. Enfin, tomber amoureux très tranquillement. S'attacher serait un terme plus adéquat. Car malgré tout, ces égotistes sont quand même capables de s'aimer.

Que se passera-t-il durant les vingt-cinq premières pages de ce roman que je n'écrirai jamais? Il faudrait d'abord définir une scène et la situer dans un espace en trois dimensions, qu'on décrirait avec plus ou moins de détails. Ce pourrait être par exemple la salle d'attente de cette boîte de saletés high-tech, qu'on imaginera vachement design, sans aquarium. Aux murs sont peints des « nuages de mots » qui résument de manière synthétique et visuelle les valeurs de la compagnie. On y trouvera tous les « mots clés » à la mode, disposés soit à la verticale, soit à l'horizontale, la taille de la police indiquant leur importance relative : INNOVATION, RESPONSABLE, MILIEU DE VIE, PARTICIPATION, SOLIDAIRE, DURABILITÉ... Assise bien droite sur sa petite chaise pas très confortable, Julie, qui rayonnera de dynamisme en l'attente de son entretien d'embauche, sera impressionnée par toutes ces valeurs modernes. Cela apaisera sa conscience. C'est ça le nouveau capitalisme à visage humain, et qui prend soin de la planète. C'est bien ce qu'elle pensait. Ce sont les pauvres et les gens sans éducation qui polluent.

NOTES CRITIQUES

Stéphane Mallarmé, dans ses Divagations, écrit: "Artifice que la réalité, bon à fixer l'intellect moyen entre les mirages d'un fait (...). Je veux, en vue de moi seul, écrire comme elle frappa mon regard de poète, telle Anecdote, avant que la divulgation des reporters par la foule dressés à assigner à chaque chose son caractère commun". Si, à la manière d'un manager d'entreprise usinant des présentations power point à un tarif vingt fois supérieur au SMIC, on s'amuse à en condenser "dans un nuage de mots" l'illusion d'un sens, on obtiendra quelque-chose comme:

Artifice/INTELLECT MOYEN/mirages/REPORTERS
DRESSÉS/caractère commun/ FOULE. On y retrouvera, si on
veut, une assez juste description de notre McDonald
médiatique.

LA SCIENCE À GOGO

L'auteur des lignes que vous êtes en train de lire au lieu de faire du sport a écrit, en 2009, une thèse de doctorat intitulée : "Modélisation des rendements de la pomme de terre par réseau de neurones". Bien que l'on ne m'ait pas particulièrement reproché de manquer d'avant-gardisme, déjà à l'époque, l'intelligence artificielle et le machine learning commençaient à sentir le surcuit dans les milieux universitaires. Qu'importe ; cette élégante construction mathématique m'a fasciné pendant des années, au point d'y consacrer une bonne dizaine d'articles. J'en apprécie toujours les fondements mathématiques, mieux adaptés que le calcul différentiel, à mon avis, pour modéliser la plupart des systèmes naturels. Mais le doux parfum de mystère s'est depuis longtemps évaporé de cette belle chevelure argentée. Ce ne sont au fond, ces algorithmes, que de vulgaires abaques permettant de classer et d'inférer des généralisations plus ou moins utiles, plus ou moins dangereuses. Mais le but ici n'est pas de vous assommer avec des propositions apodictiques ou encore de vous déprimer en reniant en bloc les avancées technologiques du singe humain.

Le but ici est de dénoncer l'appropriation imbécile de la science à des fins idéologiques. C'est plus ambitieux que de faire une pizza ; même les étages d'un gâteau forêt noire seraient plus faciles à stabiliser sur la confiture de cerise de leurs plans de clivage. J'ajouterai même un sous-objectif : démontrer les risques de débordement de cette appropriation idéologique dans les domaines sacrés de l'amour, des arts et des lettres. Il convient d'abord de se faire un double expresso. Je tenterai d'être bref et d'éviter les gros mots.

Depuis mars 2020, et pour simplifier car on n'a pas le choix, deux noyaux se condensent et se dilatent au gré des décisions sanitaires du gouvernement. Les "pro-ceci" et les "contre cela". Il est difficile de connaître la taille proportionnelle de chacun de ces noyaux (sans parler bien-sûr de la myriade d'électrons libres). Le média mainstream nous dira ceci, le média alternatif nous dira l'inverse. Vous voyez que je suis déjà un peu complotiste, car je mets en doute la neutralité de la presse officielle. Que les gens aient des opinions et les médias des lignes éditoriales, ça va de soi. Que d'aucuns parlent au nom de la Science (avec un S majuscule), en supposant un consensus, ça commence à être un peu plus embêtant. Que d'aucuns nient le droit de parole à d'autres, toujours au nom d'une science consensuelle, ça commence à être drôlement agaçant. Enfin, que d'aucuns appliquent la censure au nom de cette même science "autorisée", ça devient carrément problématique. Rien de nouveau sous le soleil, juste reformulé de cette manière-là. Voilà pour le premier point ; attaquons-nous tout de suite au second pour préserver cet élan et cet enthousiasme.

Comme chacun souhaite être du côté de la science et de la raison, il s'est créé une sorte de surenchère autour de ces deux concepts. De nos jours, l'irrationalité est un grave défaut, la déraison une insulte cuisante. Tout doit répondre de la logique et être justifié de manière factuelle ; y compris l'amour. J'ai connu un garçon qui, dans de longues lettres aux marges très étroites, tentait désespérément de convaincre sa douce de ne pas le quitter. A l'aide d'arguments factuels soigneusement étayés, il essayait de prouver l'irrationalité de sa décision, l'irrationalité de ne plus l'aimer. Selon la Science, selon les faits, elle devait l'aimer. Elle était folle de l'abandonner pour un joueur de flûte. Lui et son chien à trois pattes.

Et après le fact-checking de l'amour, aurons-nous droit au fact-checking des arts et des lettres ? Au fact-checking de la poésie ? Un poème dépourvu de sens sera-t-il, plus d'un siècle après Rimbaud, de nouveau qualifié d'imposture ? La littérature devra-t-elle obligatoirement servir la raison (et donc "édifier") pour pouvoir espérer être un jour publiée ? La poésie sera-t-elle réduite à une suite ennuyante de métaphores cosmétiques que le critique fact-checker nous aidera à résoudre aux moyens de savants outils analytiques ?

En bref : nous dirigeons-nous vers une tyrannie des têtes carrées ? Merci d'avance d'envoyer vos réponses dans l'Univers.

NOTES SUR OLIVIER MESSIAEN

(Note publiée dans le n°57 de La page blanche)

Comme tout a déjà été dit sur lui, et tout le reste, il convient d'en dire encore plus. Le but étant bien sûr de faire rager l'académicien et d'ajouter une couche de confusion dans la tête de l'honnête néophyte (ignorons pour l'instant ceux qui considèrent encore comme une imposture la musique atonale ; il faudrait alors, comme l'a si brillamment démontré l'intéressé, mettre les oiseaux en prison pour nuisance sonore). Notons de cette parenthèse frivole que nous les mettons déjà en cage, les oiseaux, sans pour autant les faire taire complètement. Nous aimons au mieux leurs pépiements lorsque convenablement circonscrits dans l'espace et le temps. Comme toujours, l'objet réduit à sa fonction décorative ; comme toujours, mauvaises herbes fauchées et ciels prédits.

Ce transbordement de nos champs auditifs, qui aboutira au bruit blanc, en passant par le rose, commence, étonnamment, par le chant de l'alouette lulu et le gazouillis du traquet rieur. De quoi décourager plusieurs amateurs de harsh noise! Le bruit n'est que silence bouleversé, lorsque saturé. Que d'aucuns en apprécient l'agression (j'en suis) demeure un mystère probablement de nature synesthétique.

Avec sa tête de curé, et certains titres qui rebutteraient jusqu'aux moins athéistes d'entre nous [VINGT REGARDS SUR L'ENFANT JÉSUS - LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR - TROIS PETITES LITURGIES DE LA PRESENCE DIVINE - VISIONS DE L'AMEN], Messiaen n'attire pas à priori l'amateur de déconstruction. D'autres titres, aux évocations vaguement païennes, voire sensuelles, semblent faire corps avec sa musique [ÎLE DE FEU - FÊTE DES BELLES EAUX - DES CANYONS AUX ÉTOILES - QUATUOR POUR LA FIN DES TEMPS - LES CORPS GLORIEUX - APPEL INTERSTELLAIRE - ÉCLAIRS SUR L'AU-DELÀ]. Et, bien sûr, il ne faudrait pas oublier ses lubies ornithologiques pleines de tendresse et d'humilité [RÉVEIL DES OISEAUX - LE MERLE NOIR - CATALOGUE D'OISEAUX - OISEAUX EXOTIQUES]. C'est comme si un plasticien d'avant-garde collectionnait les timbres, en cachette, en buvant du chocolat chaud.

Ses quatre études de rythme, et surtout Mode de valeurs et d'intensités, ont grandement consolidé le socle rocheux sur lequel repose depuis près d'un siècle la musique contemporaine (si les fact-checkers me permettent une aussi docte affirmation). Boulez, Stockhausen et tant d'autres y ont puisé leurs conditions initiales, prémisses aux multiples développements, échappées, dérives et hérésies dont nous nous régalons encore aujourd'hui. Restons-en là sur l'axe du temps ; je ne cite que ceux validés par l'histoire. D'autres le seront demain.

Et si cette musique, qui un jour sera complètement oubliée, je le crains, car aux antipodes de la facilité et du mercantilisme ; et si cette musique, tellement non-essentielle, réclamant tellement de solitude, était un des traitements prophylactiques bientôt prescrits de la maladie humaine ?

LA GÉOPHYSIQUE DES TERRAINS PLATS

(Note publiée dans le n°58 de La page blanche)

S'il y a une matrice que l'être humain, du haut de son arrogance, aime ignorer, c'est bien le sol. C'est pourtant de ce sol que provient le navet que vous n'êtes pas en train de manger. C'est une roche meuble, parfois un peu collante, dégoûtante pour certains car s'y meut librement le ver de terre, le plus sous-estimé de nos travailleurs ; le lombric qui, par son incessante digestion minérale, rend possible ce bavardage désagréable. Il n'y aurait, sans son effort acharné et gratuit, aucune forêt vierge dans laquelle se perdre, la nuit, à la suite d'une torride aventure érotique en Australie. Le monde ressemblerait au désert inhabitable qu'on nous annonce, jour après jour, sur Radio Apocalypse.

Si on le compare au ciel, d'aspect tantôt riant, tantôt triste, source d'inspiration de moultes lettres d'amour ou d'adieu (selon la météo), un podzol paraîtra certainement sans grand intérêt. Le tchernoziom, terre opaque et fertile des prairies russes et canadiennes, riche de la décomposition de milliards et milliards de kilomètres de radicelles et autres immondices, n'a encore inspiré que très peu de poètes non soviétiques. Très peu d'entre-nous y voit l'intérêt d'y planter une sonde à neutrons pour en mesurer la conductivité hydraulique. Pourtant certains le font, comme moi ; on les voit errer, ces fous, au milieu des champs de patate, creusant des trous par-ci, installant des lysimètres par-là, le visage sérieux et concentré, comme si c'était important. Ça restera toujours relatif, la signification de ce qu'on fait. Nous ne tenterons pas de résoudre cette aporie.

En plus de nous nourrir, les cochons que nous sommes, la matrice sol est en outre un fort décent réservoir de pets et autres émissions de CO₂. S'y séquestrent les exhalations de nos mobylettes et les rots de nos vaches laitières. Mais, encore une fois, on n'en parle peu, l'Amazonie étant nettement plus photogénique ; et avec raison, majestueuse et de proportion biblique, il est facile d'oublier l'ocre substrat sur lequel elle s'ancre afin de pouvoir, de ses feuilles gloutonnes, manger la lumière. Ici réside la véritable transsubstantiation. Nous sommes tous des parasites de lumière.

Le sol, élément humide, plutôt froid et sans éclat, est proche de nous par nature. C'est de celui-ci que le sculpteur extrait l'argile avec laquelle il façonne le mieux nos postures les plus gênantes.

C'est de celui-ci que provient le graphite avec lequel les artistes ont immortalisé les têtes embarrassées de nos ancêtres, d'ailleurs aujourd'hui joyeusement reminéralisés par les vers. Peut-être que cette ressemblance intime n'est pas étrangère à notre aversion. Rien ne nous horripile plus, semble-t-il, que la vue d'un sol nu. C'est comme se retrouver, de manière involontaire et abrupte, au milieu d'une plage nudiste.

C'est peut-être pour cela que son importance est si souverainement ignorée et bétonnée. Ou enfin...

AUTOUR D'ARTAUD

Sentant le besoin de brûler les viatiques que j'ingère*, jour après jour, sans modération, je décidai d'aller me promener dans Paris. Le charme d'une promenade est que rien ne nous concerne directement ; aucun but géodésique ou autre ne dérange le cerveau de son sommeil inutile. Que l'on tourne à gauche, ou à droite**, ou revienne subitement sur ses pas pour regarder la même chose avec un angle différent (bousculant, au passage, un culturiste), cela n'affecte en rien le but de l'exercice, qui est de brûler de la calorie sur un mode contemplatif, ainsi que le ferait un canard ou un idiot.

Extérieur à ce trésor, donc, comme transposé dans le repli d'une énième dimension semi-dissoute. On en vient presque à se croire invisible, et on se surprend à pratiquer son allemand à haute voix, marchant d'un pas lent, très lent, comme ça, prenant de longues pauses au milieu des intersections pour mieux entendre son écho. Ce n'est qu'au regard terrifié d'un couple de touristes japonais qu'on émerge enfin de sa stagnance pour reprendre son retard podométrique. Ou le klaxon d'un livreur. Normalement sur l'avenue de l'Opéra. Ça pourrait tout aussi bien se passer à Clermont-Ferrand, mais j'habite Paris 8, Rue de Moscou.

En cette fin de journée d'automne, le ciel couvert d'un beau doute nuageux (le proche éparpillement du doigté lumineux***), j'avais poussé au-delà du Louvres, traversé la Seine et gagné Saint-Germain-des-prés. Rue de Verneuil en hommage à Serge. Passé voir les snobs du Café de Flore, puis retourné en direction des quais. J'aurais tout aussi bien pu suivre la trajectoire jumelle, ou même ignorer la tête de chou, que le résultat eut été le même ; en passant devant ce bouquiniste, le long du quai Voltaire, mon œil oisif fut happé, si tel est le bon verbe, par le volume X des œuvres complètes d'Antonin Artaud : LETTRES ÉCRITES DE RODEZ. Pas cher et en bon état. Temps idéal, pensais-je, pour une petite dose de poésie migraineuse. Enfin, c'est ce que je pensais.

Car qui ouvre un livre d'Artaud est mentalement préparé à quelques agressions du genre : "cette sale carne galeuse,

bondée de rats et de vieux pets" ou "ce sale corps, pourri, taré, pleins de sarcoptes, vert de pustule", ce qui peut être appréciable, ne serait-ce qu'en tant d'antipoison au spectacle truqué du corps dont s'abreuve notre société mentalement adolescente et sa presse d'information. C'est quand même bien d'entendre un discours contradictoire de temps en temps, et de nous rappeler que le corps n'est pas qu'une source de plaisirs cochons, mais également un réservoir de pets et de douleurs, tant physiques que psychiques, et un véritable fardeau pour des millions, voire des milliards d'êtres humains****. Dans la société des enfants, celle de Disney, il est rare d'entendre des propos tels que : "celui qui dort ne sait pas qu'il n'est pas seul à dormir et que d'autres ossements que les siens lui décomposent son squelette et se tournent dans son sommeil". J'admets avoir puisé dans le scabreux pour appuyer le propos et son effet. Mais Artaud c'est plus que ça, enfin du peu que j'en sais.

Dans ces lettres écrites à ses amis et sa famille, totalisant plusieurs centaines de pages, et dont la lecture nous happe presque malgré nous - afin d'utiliser une seconde fois ce lieu commun - nous découvrons un Antonin Artaud affaibli, trop affaibli, même, pour pousser le moindre cri de colère. L'élocution, qu'on sent rapide et automatique, comme dans ses poèmes, descend, au cours de ces textes, dans les octaves les plus noires de la solitude et de la souffrance ; il ne se réclame plus que de l'expression courante, mais les pages du livre se referment néanmoins mal. On reste loin de la pensée exacte ; les mots, sous la plume d'Artaud, ne sont jamais exempts de sortilèges. Même lorsqu'il écrit à sa mère, prosaïquement, pour lui demander de cesser de lui envoyer des chocolats, de les garder pour elle en ces temps de restriction, les matériaux ordinaires du langage ***** dégorgent l'huile essentielle de son génie agité.

Notes

* Le sport est un fétichisme ** Ou bien l'inverse *** Stéphane Mallarmé, qui habita lui aussi rue de Moscou vers 1871 **** Pour ne s'en tenir qu'à l'animal humain ***** Utilisés, entre autres, par Paris Match

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des textes publiés par les Cahiers du buisson est soumise à autorisation